

D'UNE SEULE VOIX

# 50 minutes avec toi

Cathy Ytak

Extrait de la publication

*ACTES.SUD*  
**JUNIOR**

## D ' U N E   S E U L E   V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“Les secondes s'égrènent et t'es toujours là, devant moi, immobile.

Moi aussi je suis immobile, mais vivant. Je ne respire pas très bien. Mon souffle est haché, emprisonné. Je ne ressens rien.

Je ne sais pas combien de minutes il va falloir que j'attende avant d'être sûr, vraiment sûr que t'es mort. J'ai presque envie de dire : crevé, mais j'ose pas. Mort, c'est mieux, c'est normal. Crevé, on dit ça d'un chien.”

Le père s'écroule d'un coup à ses pieds. Le fils s'écarte mais ne fait rien, il n'appelle pas les secours. Au lieu de cela, il s'adresse à ce père violent. Un monologue saisissant du huis clos familial.

# 50 minutes avec toi

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes  
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler  
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)

[www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/)

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2010

978-2-330-01166-6

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949*

*sur les publications destinées à la jeunesse*

D'UNE SEULE VOIX

# 50 minutes avec toi

Cathy Ytak

*ACTES SUD* **UNICOR**



*« J'ai lutté toute ma vie pour faire  
la lumière dans les coins les plus noirs.  
J'ai maîtrisé ceux qui venaient  
tordre le cou de la colombe,  
et je l'ai aidée à s'envoler. »*  
Federico García Lorca,  
*Lorsque cinq ans seront passés.*



Tout s'est passé trop vite. Je suis entré dans la pièce, je t'ai parlé, et t'es tombé. Maintenant, il faudrait que j'appelle le Samu, les pompiers. On devrait toujours avoir le numéro dans sa poche. Le numéro des gens à prévenir. Mais je reste là, sans bouger. Je ne veux surtout pas m'approcher de toi. Quand tu t'es écroulé à mes pieds, je me suis même écarté, et je n'ai rien fait pour te retenir. Je crois que ta tête a heurté un des montants du canapé. Avant, tu m'as regardé d'un air bizarre ; on aurait dit que tu ne reconnaissais plus ton fils.

On dit qu'en cas d'infarctus, toutes les minutes comptent, les premières surtout. Aujourd'hui, on installe des défibrillateurs dans les gares, les stades, et même les trains. Des lieux où les émotions sont fortes, c'est ce qu'on dit. Avec ces machines-là à proximité, un cœur peut se remettre à battre.

Mais avec toi, le mien bat dans la douleur depuis dix-sept ans, et jusqu'à présent, il y a eu peu de raisons que ça change.

Ici, il n'y a pas de défibrillateur, et pour personne.

Je me suis laissé glisser contre le mur pour m'asseoir par terre. À quelques mètres de toi. Même si je tendais les bras je ne pourrais pas te toucher. Je ne fais rien. Je ne bouge plus. Je respire tout doucement.

J'attends que le temps s'égoutte. Il est épais, le temps, et je ne ressens rien.

C'est bientôt la fin du mois d'août. Les fenêtres sont ouvertes. Il fait chaud.

Le parquet, en comparaison, semble frais sous mes fesses.

Autour de moi les murs sont blancs et nus. T'étais en train de les repeindre.

Il n'y a rien dans cette pièce que ce canapé trop lourd et trop large pour être déplacé.

Il est vieux, en velours vert bouteille, tu l'as protégé en le recouvrant d'une bâche en plastique. Je le trouve hideux. C'est celui où tu prends place le soir pour regarder la télé.

La télé est dans le couloir, comme les autres meubles, remisés le temps des travaux.

Il n'y a donc, ici, qu'un canapé qui masque ton visage et une partie de ton corps étendu sur le sol, des murs nus, et ce petit poste de

radio à piles qui crachote ses chansons idiotes. Tu le laisses d'habitude dans le garage, mais quand tu bricoles, t'as besoin de musique. Pour l'éteindre, il faudrait que je me relève. Sous une des fenêtres, un pot de peinture et un pinceau en équilibre dessus, à côté d'un chiffon sur lequel tu venais de t'essuyer les mains parce que j'étais entré dans la pièce en te disant : "Il faut que je te parle..."

Le reste, c'est du vide, et l'inventaire est fini.

Quand j'étais gamin et qu'il pleuvait, tu sortais des soldats en plastique d'une vieille caisse en carton pour jouer à la guerre avec moi. Je crois que tu m'aimais.

Il y a quelque part dans cette maison des photos qui l'attesteront. Et des gens qui me

les jetteront au visage en me disant : “Pourquoi t’as rien fait ?”

Parce que je ne fais rien. Je respire à peine cet air obscurci entre nous. Entre toi étendu à mes pieds, et moi, là, appuyé à la seule cloison qui n’a pas encore été repeinte.

Il fait chaud. C’est un temps suspendu. Entre surprise et impuissance.

Il a suffi que je te dise “J’arrête, j’arrête tout”, pour que tu tombes et que pour toi tout s’arrête d’un coup.

Les secondes s’égrènent et t’es toujours là, devant moi, immobile.

Moi aussi je suis immobile, mais vivant. Je ne respire pas très bien. Mon souffle est haché, emprisonné. Je ne ressens rien.

Je ne sais pas combien de minutes il va falloir que j’attende avant d’être sûr, vraiment

sûr que t'es mort. J'ai presque envie de dire : crevé, mais j'ose pas. Mort, c'est mieux, c'est normal. Crevé, on dit ça d'un chien.

Il est trop tôt. Je dois attendre encore. Je n'ai pas regardé l'heure quand t'es tombé. Comment savoir le temps accumulé, le nombre de tours que la trotteuse a effectués sur le cadran de ma montre... Ce que je sais, c'est qu'il est maintenant 15 h 45 et que je ne bouge pas. Je n'arrive pas à me concentrer sur ce qui va se passer, alors je garde les yeux clos. Je compte les secondes et remonte le temps : cinq, six, sept, quand j'étais petit, tu devais me tenir la main pour traverser les rues ou descendre les escaliers. Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq. Me porter quand j'étais fatigué. Quarante, quarante et un, quarante-deux.

Je capitule devant le premier souvenir qui fait mal.

J'ai sept ans. C'est l'été et nous sommes chez tes parents. Je pleure. T'es assis à côté de moi, et ma joue gauche est en feu. Je pleure devant un exercice de mathématiques idiot, sur un cahier de devoirs de vacances avec une illustration sur le côté. Il s'agit d'un réacteur nucléaire en coupe qui n'a, visiblement, qu'un lointain rapport avec l'exercice en question. Il fait chaud, même si les volets sont fermés pour garder la fraîcheur à l'intérieur de cette vieille bâtisse en pierre. J'entends des enfants, mes copains, jouer dans le pré voisin. La veille, nous avons décidé de disséquer une grenouille. Beaucoup plus intéressant qu'un réacteur nucléaire, mais nous n'avions pas réussi à en attraper une. T'attends la réponse au problème de maths.